

Pendant que Ludwig se recueillait dans ces impressions nouvelles et sublimes, Bitorff, familiarisé avec elles, dirigeait l'aérostat et se livrait à diverses expériences dont il avait réglé le programme avec son compagnon, avant de quitter la terre. Quand ses calculs lui eurent appris qu'ils se trouvaient à six cents mètres, il le dit à Ludwig : celui-ci tressaillit, car la voix de l'aéronaute éclatait avec une puissance surnaturelle et n'avait plus rien d'humain. Cependant l'atmosphère commençait à se refroidir. Au bien-être ineffable qu'éprouvait Klopstock succéda peu à peu le malaise et les étreintes que l'on éprouve par un temps de vive gelée. La voix de Bitorff perdit sa vibration merveilleuse ; des bourdonnements commencèrent à assourdir leurs oreilles : ils étaient à douze cents mètres.

Dix minutes après Ludwig eut distingué un murmure presque inintelligible. Il voulut demander à Bitorff si ce dernier ne venait point de lui adresser la parole. A sa grande surprise, il n'entendit point sa propre voix, et il lui fallut de grands efforts qui faiguaient sa poitrine et son gosier pour proférer sa question.

— Nous sommes à deux mille mètres au dessus de la terre, parvint enfin à faire comprendre Bitorff. La dilatation du gaz hydrogène contenu dans le ballon, et qui s'est développé à mesure que nous quittons le sol, à pris maintenant une telle expansion, que je suis obligé d'ouvrir la soupape. Sans cela l'enveloppe de notre véhicule éclaterait brisée par ces efforts.

Cependant, un voile épais, semblable à un des brouillards lourds qui, parfois au temps de dégel, obscurcissent de leur suaire infect toute une ville, se répandant sur la terre finit par la dérober tout-à-fait aux yeux des voyageurs. Bientôt de sourds rugissemens grondèrent au loin sous le ballon. Il éclata des bruits terribles. De larges éclairs jetèrent leurs ailes de feu à travers ce chaos. Les serpens flamboyans de la foudre s'élançèrent de toutes parts. C'était quelque chose d'effroyable que cette révolution des élémens, vue et entendue par deux hommes que seul soutenait dans l'espace un frêle morceau de taffetas gonflé par un peu d'hydrogène. Bitorff sentit la crainte gagner son cœur, Ludwig éprouvait une sorte de joie sauvage. Il riait d'un rire étrange ; il battait des mains ; il s'agitait. On eût dit l'esprit des tempêtes au milieu de ses triomphes maudits !

Le ballon montait toujours, toujours par un mouvement régulier et complètement imperceptible pour ceux qu'il enlevait. L'orage finit par ne plus être qu'un point noir et muet sous leurs pieds. Ce point peu à peu se dissipa et disparut ; la terre se remontra, mais confuse. On distinguait encore, avec une grande attention, les routes semblables à des fils noirâtres et les rivières comme des cheveux d'argent et d'or. Au dessus des aéronautes, le ciel resplendissait d'une sérénité dont on ne peut avoir d'idée, même sur les plus hautes montagnes. Son azur prit une teinte sombre foncée, et qui se dégradait ensuite vers les parties inférieures, en teintes verdâtres.

— Quatre mille mètres ! cria à son compagnon transi par un froid violent, Bitorff dont la voix commençait à reprendre de la force.

Cette voix éclatait en vibrations assourdissantes, lorsqu'un quart-d'heure après il annonça :

— Six mille mètres !

On ne voyait plus sur la terre que de grandes masses. Bitorff jeta dans l'espace deux oiseaux qu'il avait emportés dans son ballon. Les pauvres bêtes étendirent les ailes pour prendre leur volée, mais ils tombèrent comme une lourde masse de plomb : l'air trop raréfié ne pouvait pas leur donner d'appui. La respiration de Ludwig devenait plus difficile ; sa poitrine s'oppressait, le froid le glaçait ; et cependant il se sentait excité par une agitation fébrile. Son cœur battait vite, sa respiration se hâtait. Les oiseaux et un lapin qui restaient encore dans la nacelle furent pris du râle et ne tardèrent point à mourir faute d'air viable. — Huit mille mètres, dit Bitorff.

Sa voie était redevenue sourde, et, d'un geste, il montra à Ludwig qu'il ne restait plus rien sous leurs pieds. La terre et les nuages avaient disparu ; l'immensité de l'espace entourait de toutes parts le ballon. Quant au froid, il était intolérable. Leur respiration anhelante pouvait suffire à peine, à la conservation de la chaleur animale. Le sang jaillissait des yeux, des narines et des oreilles des deux audacieux ; leurs paroles ne s'entendaient plus. Le ballon, seul objet qui restait à leur vue, semblait prêt à s'anéantir, tant le gaz hydrogène s'en échappait impetueusement. Au-dessous d'eux le bleu du ciel ; au-dessus, des ténèbres étranges et inconnues à travers lesquelles les astres jetaient une lueur dépouillée de scintillement et qui avait quelque chose de funèbre. Là, finissait la nature physique ! Là, se trouvaient des barrières imposées par Dieu à l'audace de l'homme.

Le gaz se condensa, et le ballon cessa de monter. — Maître, dit Bitorff à Klopstock, si nous ne voulons pas mourir, hâtons-nous de descendre vers la terre ! vous le voyez, la main divine a écrit en lettres terribles : — Tu n'iras point au delà... Mais que faites-vous ? perdez-vous la raison ? Eh ! quoi, vous jetez notre lest ? Vous quittez vos vêtements ?

— C'est que je veux aller au delà, s'écria Ludwig avec enthousiasme. Oui, je veux franchir ces barrières imposées à l'homme. Voyez ! le ballon débarrassé de tout monte encore ; brisons la nacelle, attachons-nous aux cordages du filet et gagnons le ciel !

Il commençait à mettre à exécution ce projet : Bitorff se précipita vers la soupape et l'ouvrit malgré les efforts et le désespoir de son compagnon. Le ballon descendit, l'air devint moins froid à mesure qu'arrivaient des atmosphères moins élevées. La terre reparut d'abord sous la forme d'une masse grisâtre et indistincte. Puis elle reprit peu à peu une forme précise. Ses

rivières et ses chemins se dessinèrent, les détails reparurent, les hommes et les animaux grandirent et le ballon toucha enfin le sol à deux lieues environ de Hambourg. Bitorff éclatait en transport de joie ; Ludwig Klopstock pleurait de rage et de désappointement. Nous aurions franchi les ténèbres de l'infini ! répétait-il à son compagnon. — Nous aurions péri ! répliquait ce dernier.

Ludwig, sans prêter la plus légère attention aux transports de la foule qui entourait les deux courageux voyageurs et leur prodiguait des applaudissemens, sans répondre aux membres de l'Académie de Hambourg, qui le suppliaient de rédiger un mémoire sur ce qu'il avait observé et éprouvé, sans même serrer la main à celui qui avait partagé ses périls, s'éloigna silencieux, remonta à cheval et regagna, sans s'arrêter, la ville d'Altona. Là, il fit de grands achats de toiles gommées, chargea ses caisses sur la croupe de son cheval, et s'enferma dans sa petite maison d'Oltenzen, dont il ne sortit point durant un mois entier.

Je n'ai pas besoin de vous dire que cette mystérieuse retraite donna lieu à bien d'étranges suppositions. Les uns voulaient que Ludwig eût perdu la raison dans son excursion aérienne ; les autres qu'il se livrât à une œuvre de magie. Cette dernière croyance n'était pas tout-à-fait invraisemblable, car on finit par apprendre que Klopstock construisait une machine de forme étrange qui ressemblait à un poisson, armé de grandes raies semblable à des nageoires, elles se mouvaient au moyen d'une combinaison de rouages à la fois simple et admirable. On en put juger lorsqu'un matin les habitans d'Oltenzen aperçurent dans les airs Ludwig sur ce gros poisson, et qui le manœuvrait plus aisément qu'un cavalier ne maîtrise un cheval docile. Malgré la violence des vents opposés, il le menait à droite, à gauche, devant, derrière, en haut, en bas. Il finit par redescendre dans sa cour, tellement étroite, cependant, que les deux bouts de la machine en touchaient les extrémités.

Le pasteur, homme instruit, dans son admiration et au risque d'être indiscret, alla frapper à la porte de Klopstock, et il supplia si vivement d'ouvrir, que le savant se laissa émuouvoir. Il introduisit le prêtre dans sa cour. Du premier coup-d'œil il était aisé de voir que Ludwig avait trouvé le secret de diriger les ballons.

— Mon ami, s'écria le ministre, votre nom est immortel ! L'univers entier va le répéter avec enthousiasme ! Quelle gloire sera la vôtre !

— La terre ! la gloire ! répéta Ludwig d'un air dédaigneux. Que m'importe ? C'est le ciel que je veux ! A huit mille mètres, nul n'a pu s'élever. J'irai à vingt mille ! J'irai à deux cent mille ! J'irai près des astres, moi ! J'irai dans les astres ! J'irai au delà ! J'étudierai la nature. L'immensité et l'inconnu m'appartiennent. J'ai trouvé le moyen de diriger mon aérostat. C'était là un problème facile à résoudre. Mais j'ai fait mieux. Le gaz hydrogène, que contient ma machine, maintenant se dilate ou se concentre à mon gré, sans déperdition. Ces outres contiennent les moyens de me procurer de l'air vital, même là où il devient impossible de respirer. Le froid lui-même, je l'ai vaincu. Il ne pourra rien sur moi.

Le pasteur resta anéanti devant tant de génie et de dévotion à la fois !

— Adieu, reprit Ludwig, voici mon testament. Si j'échoue dans mon entreprise, ou si je ne daigne plus revenir sur la terre, je vous lègue le soin de veiller sur cette pauvre femme. Adieu !

Sans écouter les remontrances du digne ecclésiastique, il monta dans son ballon et il allait s'enlever, quand tout à coup Ebba, qui le regardait faire d'un œil hagard, courut à lui, se cramponna à la machine, et s'écria :

— Pas te quitter ! pas te quitter !

— Tu as raison, dit le savant après un moment de réflexion. Viens ! tu partageras ma fortune et mon bonheur.

Il la prit ; il passa près de lui ; il salua le pasteur et s'envola dans les airs.

Le ministre le vit quelque temps manœuvrer avec aisance sa machine qui finit par s'élever rapidement, et qui n'apparut plus bientôt que comme un point noir qui se confondit avec l'azur du ciel.

Le digne ecclésiastique attendit avec une grande anxiété le retour de Ludwig Klopstock.

Ludwig Klopstock ne revint jamais !

S. HENRY BERTHOUD.

À VENDRE

A CE BUREAU 75 exemplaires des ANNALES DE L'ARCHICONGRÈGE DE TRÈS SAINT ET IMMACULÉ CŒUR DE MARIE, publiées à Paris à un scheling le cahier.

AVIS À MM. DU CLERGE.

LE SOUSSIGNÉ a l'honneur d'informer les MESSIEURS DU CLERGE, qu'il reçoit à l'instant les EFFETS D'ÉGLISES qu'il attendait depuis le printemps, qui consistent en un bel assortiment de Chandeliers et Croix pour autels, Calices, Ciboures, Ostensoirs, Barettes, Porte-Dieu, Ampoules, Bénitiers, Cartons d'autels, Encensoirs et autres articles de ce genre ; et aussi un bel assortiment de Draps d'or et d'argent, Gallons d'or et d'argent, et de différentes dimensions.

Montréal, 11 août 1842.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE, PRÊTRE DE L'ÉVÊCHÉ. } MONTRÉAL :
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET, IMPRIMEUR. } RUE ST. DENIS.